La couverture

Les couleurs dont je me suis inspirée proviennent d'une palette sortant du film Coco. Ainsi que de deux/trois images de fêtes du Dia de Los Muertos au Mexique.

J'ai par la suite contrasté couleurs chaudes et couleurs froides pour complémenter les festivités / le deuil. La mort est aussi bien représentée par les crânes et les ossements jonchant le sol que par le dragon se décomposant progressivement en dévoilant son squelette. (Au bout de la queue et des ailes) Après ça, j'ai puisé des idées dans plusieurs livres que je lisais étant petite. Ils abordaient la mythologie chinoise et beaucoup de dragons représentaient le passage vers la mort ou bien des portes entre les mondes.

Le choix d'un dragon est aussi pertinent car il fait référence aux Alebrijes. Ce sont des créatures totems faisant partie de la culture populaire mexicaine.Les Alebrijes sont des créatures imaginaires vives et colorées, sculptées dans du bois, faisant partie intégrante de leur artisanat. Encore une fois, dans le film Coco, plusieurs font leurs apparitions. J'ai repris globalement l'esthétique de la plus mise en avant, Pepita

Pour terminer on peut remarquer quelques pétales de roses, ça et là. Que ce soit dans les symboles lumineux sur les écailles du dragon ou bien poussant de manière désordonnée sur ses griffes. Un rappel direct aux fleurs utilisées sur les masques traditionnels et les costumes.

MORNE ET GRIS
La mort et le deuil

L'ARBRE ET LA GRAINE

Quelqu'un meurt, et c'est comme des pas qui s'arrêtent.
Mais si c'était un départ pour un nouveau voyage ?

Quelqu'un meurt, et c'est comme un arbre qui tombe.
Mais si c'était une graine germant dans une terre nouvelle ?

Quelqu'un meurt, et c'est comme une porte qui claque.
Mais si c'était un passage s'ouvrant sur d'autres paysages ?

Quelqu'un meurt, et c'est comme un silence qui hurle.
Mais s'il nous aidait à entendre la fragile musique de la vie ?

Benoît Marchon

Merci et bienvenue à Flora ; Galit et Marion pour leurs écrits et leurs illustrations. **Merci à** Green ; Dany ; Wirexia ; Lou et Blyss pour leurs participations toujours aussi qualitatives.

Merci à Maryvonne pour son aide à la mise en page

SOMMAIRE

Couverture
@blyss_art

Page 2
Quand le deuil se vêtit de couleurs
Article écrit par Flora
Illustré par @marion_creations

Page 3
La mort de Mme Liberté
Article écrit par Green

Page 4
Nick Cave de l'amour à la mort...
à l'amour encore
Article écrit et illustré par Dany

Page 5
49 jours
Article écrit par Galit
Illustré par @wirexia_art

Poster
@cestlouiso.fr

Quand le deuil se vêtit de couleurs

écrit par Flora

Célébrer la mort

La vision de la vie, de la mort et les manières de rendre hommage aux disparus varient selon les cultures. Cependant, malgré la douleur causée par le deuil, la mort au Mexique est interprétée comme une étape de la vie, dont il est nécessaire de se réjouir. "Après tout, la mort n'est qu'un symptôme de la vie" mentionnait l'écrivain Mario Benedetti. Le témoignage le plus symbolique de cette vision mexicaine est le "Día de los muertos" ("Jour des morts"), qui célèbre les défunts sur deux jours ; les enfants lors du premier novembre, puis les adultes le jour suivant. Il s'agit d'une tradition familiale qui tire ses origines des civilisations aztèques et qui a pour but d'honorer les disparus, notamment au travers d'offrandes, permettant ainsi aux morts de prendre le chemin du pays des vivants. Ainsi, bien que les dates concordent, au Mexique il n'est ni question de fête de la Toussaint, ni encore du célèbre Halloween. Le novembre mexicain est davantage synonyme de commémoration festive, entre coutumes aztèques ancestrales et croyances catholiques associées aux couleurs vives des fleurs et des célèbres et colorés costumes de la Catrina.

La Catrina célèbre la mort, De la légende à la satire sociale.

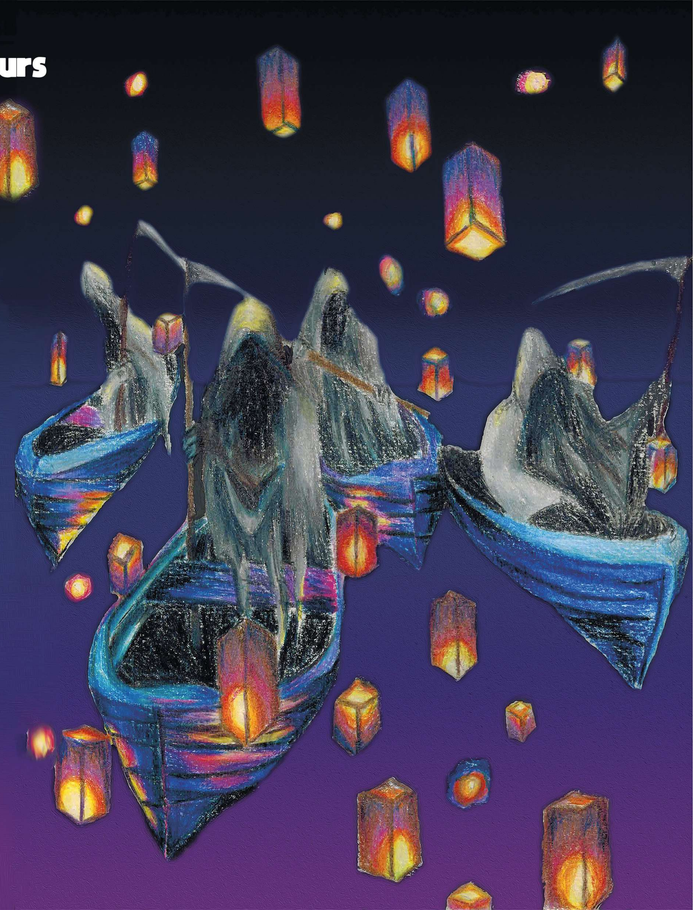
La Catrina, également connue sous le nom de "La Calaca", est la figure emblématique du Jour des morts au Mexique. Elle est souvent représentée sous la forme d'un squelette féminin, vêtu d'un chapeau et de riches habits colorés. Cependant, elle est plus qu'un déguisement que certain.e.s pourraient porter naïvement le soir d'Halloween en ignorant toute la culture qu'elle abrite ; beaucoup de personnes attribuent l'origine de la Catrina à la légende aztèque de la déesse Mictecacihuatl, reine du Mictlan chargée de garder les os des défunts (le Mictlan est la dernière étape du monde souterrain où se rendent les morts).

Selon la version la plus récente, la naissance de la Catrina date du XIXème siècle, lorsque le Mexique est toujours une colonie espagnole, et est provoquée par la classe sociale supérieure mexicaine qui rejette ses propres origines. À cette époque, la situation économique et sociale du pays est critique, entraînant l'aspiration à un mode de vie européen pour les Mexicains les plus aisés, et l'agacement de la classe moyenne, menant à une vague d'ouvrages dénonciateurs. Parmi les représentants de la colère populaire, l'illustrateur José Guadalupe Posada publie un buste de femme squelettique, richement vêtue et signifiant que peu importe l'argent que nous possédons, d'où nous venons ou encore de qui nous nous entourons, nous mourrons quand même et finirons en crâne. L'artiste la surnomme la "Calavera Garbancera", "garbancera" étant le nom attribué aux personnes qui parvenaient à avoir un peu de statut social et qui, par conséquent, reniaient leurs racines pour se comporter comme les Européens.

Qui est La Catrina ?

Entre 1947 et 1948, le muraliste Diego Rivera inclut la "Calavera Garbancera dans sa fresque intitulée "Sueño de una tarde dominical en la Alameda Central" ("Rêve d'un dimanche après-midi dans l'Alameda Centrale"). Il la représente en entier, portant un grand chapeau, une écharpe à plume et une robe sortant du lot, rendant ainsi hommage à l'illustrateur José Guadalupe Rosada.
Au Mexique, le terme "catrín" était utilisé pour définir un homme déguisé, c'est pourquoi Diego Rivera surnomma la femme squelettique " La Catrina ". Cette fresque a fait le tour du monde et a popularisé la Catrina, dont l'évolution a été telle qu'elle est devenue le symbole de mort le plus important pour les Mexicains. En effet, les autels des défunts lors des 1er et 2 novembre sont remplis de figurines de la Catrina, dont la couleur des habits peut changer selon l'État dans lequel nous nous trouvons, car chacun a adopté cette tradition et se l'est appropriée pour représenter différentes caractéristiques.

Ainsi, les fleurs et les couleurs éclatantes font partie de la Catrina, qui, bien qu'étant principalement un symbole de mort, permet au Mexique de prendre vie et d'entretenir ses flamboyantes traditions.



La mort de Mme Liberté

AUJOURD'HUI, LA LIBERTÉ EST MORTE.

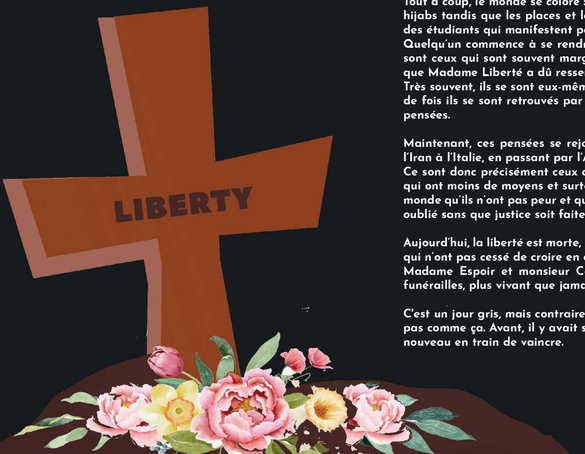
La notice fait le tour des émissions télévisées, des journaux. Cependant, il semble que personne ne se rende compte de la situation. La journée est froide et ensoleillée, le monde continue à tourner sans jamais s'arrêter, et ses habitants reprennent lentement leurs activités, mais je sens dans l'air qu'il y a quelque chose qui ne va pas.
Pendant ce temps, les derniers morceaux de cette liberté qui fut, sont entassés au bord des rues de Téhéran, tandis que quelques fragments restent coincés au fond des urnes électorales, entre les bulletins non encore ouverts et les espoirs silencieux de millions de personnes.
Les cris des femmes maltraitées et tuées par la police au nom de la religion se mêlent à ceux de fête de ceux qui croient à ce qu'ils entendent, mais pas à ce qu'ils voient.
Le soleil brille, mais c'est un jour gris, un jour de deuil. Malgré cela, on ne voit pas de larmes.

Tout à coup, le monde se colore : dans le ciel, monte la fumée des feux où brûlent les hijabs tandis que les places et les lycées se remplissent des drapeaux et des chants des étudiants qui manifestent pour leurs droits.
Quelqu'un commence à se rendre compte de ce qui s'est passé et étonnamment, ce sont ceux qui sont souvent marginalisés, sous-estimés, opprimés. Ils comprennent ce que Madame Liberté a dû ressentir quand ils l'ont piétinée, déchirée et tuée.
Très souvent, ils se sont eux-mêmes retrouvés piétinés, acculés, non écoutés. Combien de fois ils se sont retrouvés par terre, sans espérance et sans force, seuls avec leurs pensées.

Maintenant, ces pensées se rejoignent et dansent ensemble dans un chant qui de l'Iran à l'Italie, en passant par l'Afrique, résonne en disant "What about us ?".
Ce sont donc précisément ceux que personne n'attendait ou ne voulait écouter, ceux qui ont moins de moyens et surtout plus à perdre à se montrer, à lutter, en criant au monde qu'ils n'ont pas peur et qu'ils ne laisseront pas que le meurtre de la liberté soit oublié sans que justice soit faite.

Aujourd'hui, la liberté est morte, mais elle a laissé derrière elle une trace faite de ceux qui n'ont pas cessé de croire en elle et qui sont les seuls qui la ramèneraient à la vie. Madame Espoir et monsieur Courage sont aux côtés de ces personnes dans ces funérailles, plus vivant que jamais.

C'est un jour gris, mais contrairement à ce qu'on peut penser, l'histoire ne se termine pas comme ça. Avant, il y avait seulement de l'obscurité, maintenant la lumière est à nouveau en train de vaincre.



Green

NICK CAVE, DE L'AMOUR À LA MORT... À L'AMOUR, ENCORE.

par Dani

Côté cour, il apparaît telle une silhouette fantomatique parmi des centaines de mains tendues vers lui, comme émergées des enfers sous les lumières pourpre et mauve des projecteurs. L'expression "foule en délire" prend tout son sens au contact de ce messie des temps modernes, venu raconter en musique et sur scène l'humanité dans ce qu'elle a de plus merveilleux et de plus douloureux. De l'amour à la mort, du deuil à la foi, et de l'espoir à la dualité des âmes, Nick Cave s'impose depuis plus de 40 ans comme un artiste à part entière sur la scène internationale. Son travail au sein de plusieurs groupes a été ardemment suivi par un public fidèle à son poste. Adulé et adoré pour son énergie électrique, sa poésie sombre, mais teintée d'une lumière quasi divine, et sa capacité à transformer son expérience de vie en une musique évocatrice, il revenait cet été sur scène avec son groupe The Bad Seeds, quatre ans après leur dernière tournée.

Une fois l'artiste arrivé sur scène, son énergie nous explose au visage sans parcimonie. Le set varié, composé de chansons issues des albums Push the sky away, Murder Ballads, Skeleton Tree, The Boatman's Call, Ghosteen et Carnage, le plus récent en date, fait entrer le public dans une transe communicative et libératrice au bout de quelques secondes à peine. Nick Cave, en prêcheur des temps modernes, n'hésite pas à se mêler à la foule, marchant au-dessus du public sur cette avant-scène installée dans toutes les salles où lui et ses musiciens sont de passage, qui lui offre une proximité et un contact uniques avec ses fans qu'il avoue lui-même chercher à tout prix. Il place une confiance absolue en ce public qu'il sait résolument bienveillant, auquel il tend la main en réponse à des supplications tacites qui font de chaque morceau joué un véritable moment de communion. Ici, il n'hésite pas à lâcher son micro, le confiant à un membre du public qui, bras tendu, fait office d'intermédiaire entre l'artiste et ses milliers de spectateurs. Là, il reproduit à loisir la célèbre scène ornant le plafond de la chapelle Sixtine, frôlant du bout de l'index ceux de la foule aux premiers rangs. Adaptant sa gestuelle aux morceaux interprétés et à l'énergie qui émane des uns et des autres, il offre ça et là une poigne de fer à son public.

Tour à tour poète, musicien, chanteur et écrivain, Nick Cave endosse de multiples rôles, dans la sphère publique comme privée. Car il est aussi et avant tout un homme, un mari, un père, au demeurant deux fois endeuillé par la mort de ses fils à sept ans d'intervalle. Au fil des ans et dès 2019, émerge des méandres de son esprit une musique moins enragée, moins agressive, mais toujours empreinte de la douleur et de la violence intrinsèque de sa propre expérience. L'album Ghosteen, dédié à son fils Arthur, décédé en 2015, mêle savamment la musique douce composée par son éternel acolyte et ami, le compositeur Warren Ellis, à des paroles que l'on croirait psaumes tant elles viennent toucher à la foi, à l'espoir, au divin, et à des chœurs qui semblent tout droit sortis d'une église.

À un fan qui lui demande en ligne ce que signifient les lignes "the kid dropped his bucket and spade/and climbed into the sun" – "l'enfant lâcha son sceau et sa pelle/et grimpa jusqu'au soleil" – issues de sa chanson Hollywood, Nick Cave répondra en définitive, après une longue tirade questionnant le sens et le pouvoir des mots : "They mean : the child stopped what he was doing and died" – "l'enfant cessa ce qu'il était en train de faire et mourut."

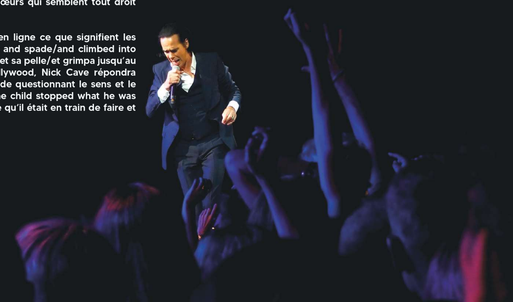
> sometimes some truths are too severe to live on the page, or in a song, or in a heart. Hence, metaphor can create a merciful sense of distance from the cruel idea, or the unspeakable truth, and allow it to exist within us as a kind of poetic radiance, as a work of art.

"Parfois, certaines vérités sont trop graves pour vivre sur la page, ou dans une chanson, ou dans un cœur. Alors la métaphore peut créer une distance miséricordieuse par rapport à la cruelle idée, ou l'ineffable vérité, et lui permettre d'exister en nous comme une forme de lueur poétique, comme une œuvre d'art."

© Nick Cave, The Red Hand Files.

Sur son blog The Red Hand Files, des exercices de style, des poèmes, une prose riche et foisonnante qui fait écho à son travail d'auteur et à son évolution au fil des décennies, toujours en réponse à des questions sur la vie, la foi, l'espoir, le divin, le mystique, l'art, et surtout l'amour qu'il porte à toutes ces choses résolument indissociables de sa musique. Ce sont ces mêmes sujet qu'il aborde en évoquant le processus de création de son dernier album dans le documentaire d'Andrew Dominik sorti en 2022, This much I know to be true, et dans son tout récent ouvrage biographique écrit en collaboration avec Sean O'Hagan, Faith, Hope, and Carnage.

En définitive, les confessions de Cave à ses fans, tant sur son blog que par des moyens aussi variés que la musique, la littérature ou le cinéma, creusent encore cette dimension quasi-religieuse de son rapport au public et à l'art en général, et tendent à laisser penser qu'il dévoile peut-être, finalement, un peu plus de l'homme et un peu moins de l'artiste. Mais dans le cas présent, les deux sont-ils réellement indissociables ?



49 JOURS

" Entendons-nous bien : je ne crois pas avoir jamais été quelqu'un de spécialement néfaste. Mais quand je songe à ce qu'est mon existence, le premier mot qui me vient à l'esprit est "futilité". Comme beaucoup de gens de mon espèce, j'attends tout du monde et je pense ne rien lui devoir. En fait, vous savez quoi ? Il m'arrive souvent, ces derniers temps, de me demander si je ne suis pas mort que par hasard ? Si le destin ne s'est pas montré un brin ironique en arrêtant son doigt sur moi. "

Qu'est-ce que la mort si ce n'est une nouvelle aventure ? J'aurais pu prendre des écrivains plus connus pour parler du thème de la mort. Mais à la place, j'ai choisi un contemporain, Fabrice Colin (1972 -) que j'ai découvert avec Bal de givre à New York (2011), parce que la façon dont il traite l'au-delà est le plan central de ses histoires. Dans le premier tome du diptyque La dernière guerre (2012-2013), l'auteur nous plonge dans un récit à la première personne où nous suivons Floryan, 17 ans. Le protagoniste va découvrir ce qui se cache "après", puisque, dès les premières pages, il meurt.

À travers deux tomes et une écriture simple à la portée de tous, Fabrice Colin explore la mort et donc obligatoirement la vie. Après un attentat, le jeune adolescent se retrouve dans un monde où une étrange créature de lumière, un "Elohim", lui laisse 49 jours – temps nécessaire selon la tradition bouddhiste pour la réincarnation du défunt – pour décider s' il préfère le rejoindre dans le "royaume", un endroit supposé idyllique, ou bien plonger dans un gouffre inconnu nommé le Nihil. Entre temps, ils découvrent une troisième option… Ne pas choisir et vivre avec les Égarés, un groupe de personnes, qui, comme Floryan, ont choisi de ne rien décider, de vivre en communauté ici dans l'intermonde. La journée, ils chevauchent des dragons pour voler au-dessus du Nihil et respirer ses vapeurs qui transportent quiconque dans le passé. Le soir, ils se retrouvent autour du feu et parlent de leurs anciennes vies.

Floryan se sent vite prisonnier des différentes règles : ne rien écrire, ne pas visiter le futur, etc… Et comprend que certaines choses lui sont cachées. Explorer le futur est une chose interdite, pourtant il est obsédé par une question qui nous viendrait tous à l'esprit : comment nos proches font-ils face à notre mort ? Quel est le futur ? Et il y a bien une raison pour laquelle il est interdit d'aller au-delà… Mais pour le savoir il faut lire l'ouvrage. Les deux tomes explorent les mystères de la vie, de la mort, de nos esprits, ils posent des questions sur nos croyances aveugles, notre combativité et montrent à quel point nous sommes une goutte d'eau dans un océan.

À travers un texte accessible à tous, Fabrice Colin transporte le lecteur dans le pire cas de figure : voir le futur sans pouvoir intervenir. Et c'est comme un accident de voiture, on devrait détourner le regard par pudeur mais au lieu de cela, on ne peut s'empêcher de regarder le véhicule s'écraser. La mort n'est plus le contraire de la vie, elle est une autre expérience, une aventure intimement liée aux vivants. Entre science-fiction et dystopie, Fabrice Colin nous emporte dans une aventure dense où le mystère de la mort reste toujours entier.

" Le pire, c'est cette absence de tristesse, cet engourdissement de l'âme. Une phrase de mon père, murmurée à l'enterrement de mon grand-père, me revient en mémoire : «C'est pour ceux qui restent que la mort est difficile "

Galit